

# La vraie biographie \*

Marc Pautrel

La plupart des écrivains sont incroyablement seuls. Ils n'ont pratiquement pas d'amis, parfois même aucune famille. Ils écrivent seuls assis dans une pièce, penchés au-dessus d'une feuille muette ; presque personne ne les lit ; souvent ils meurent pauvres, parfois dans la souffrance. Ce n'est pas toujours comme ça, des fois ça va mieux, il y a une femme unique, une Louise Colet (Flaubert) ou une Nora Barnacle (Joyce), qui, chose curieuse, peut transformer alors un bon écrivain en pur génie. Pour Arthur Rimbaud, d'après ce que l'on sait, il n'y a eu personne, il n'y a eu que la vie et les rêves, les rêves puis la vie. Rimbaud a cherché quelque chose et il l'a trouvé mais il a quand même souffert.

Les biographes courants racontent la vie de l'écrivain,

---

\* Paru dans la revue *La Polygraphe* n°36/37/38, 2005. (À propos de *Mourir aux fleuves barbares. Arthur Rimbaud, une non-biographie*, de Jean Esponde.)

mais ils ne savent rien. Ils ne savent rien, vraiment rien. La plupart du temps, ces biographes sont navrants, ils sont aveugles et sourds, ils sont incapables de deviner quel est le ressort, pourquoi l'homme ou la femme a écrit, ce qu'il cherchait vraiment, ce qu'il voyait chaque nuit et chaque jour, même les yeux ouverts, en surimpression par-dessus le monde, devant toutes choses.

J'ai lu presque toutes les grandes biographies des auteurs que j'admire. Elles ne m'apprennent rien sur le secret de l'écriture parce qu'elles ne savent pas, elles ne cherchent pas à savoir ; elles ne s'intéressent pas au corps de l'écrivain, à ce qu'il a ressenti, à ce que ce paquet d'os et de muscles a traversé comme intenses plaisirs et comme souffrances. Une seule biographie sortait du lot : celle de Marguerite Duras par Laure Adler. L'historienne avait réellement tenté de descendre dans l'écrivain, de la comprendre dans l'errance de sa vie. Il n'y a aucune vraie biographie réussie de Kafka, non plus de Proust, et je ne parle pas de Stendhal, de Flaubert, de Balzac. À la place, s'accumulent les gros bouquins de deux mille pages, les enquêtes scientifiques ou policières à l'anglo-saxonne, et dans le futur l'utilisation intensive de l'informatique qui fiche et chasse n'arrangera rien (le mauvais biographe de l'avenir radiographiera l'écrivain du XXI<sup>e</sup> siècle au travers de ses relevés de compte bancaire et ses factures détaillées de téléphone). Dans ce schéma de

la biographie classique, on empile les données mais on n'avance pas d'un pouce, c'est de la fausse biographie.

Pour tous les lecteurs, Rimbaud est une immense statue vivante pour au moins deux raisons : d'abord parce que ses textes possèdent une force littéraire rarement atteinte ; ensuite parce qu'après avoir écrit à l'âge de vingt ans environ cent-soixante poèmes et publié *Une saison en enfer*, il a abandonné l'écriture et n'a plus jamais rien composé, choisissant une vie d'aventures au sens propre, en se livrant au commerce, principalement en Afrique. Quand un biographe veut étudier Rimbaud il n'a donc apparemment que deux possibilités : soit chercher à percer le pourquoi de son génie littéraire, soit s'interroger sur le "mystère Rimbaud", cet arrêt soudain de l'écriture. En bref : soit Charleville-Mézières, soit Harar.

Dans *Mourir aux fleuves barbares - Arthur Rimbaud, une non-biographie*<sup>1</sup>, Jean Esponde dépasse la contradiction et choisit de se pencher sur les dernières années du poète, ces dix ans mystérieux passés en Afrique, pour montrer comment, pour Rimbaud, l'homme comptait plus que l'écrivain, comment l'Afrique était le prolongement logique, et d'une certaine façon peut-être inéluctable, des poésies géniales.

Ce livre délaisse l'habituel style biographique tech-

---

1. Éditions Confluences, 2004.

nique et froid : Jean Esponde n'est pas un universitaire hyper-spécialisé dans Rimbaud ou un biographe professionnel, c'est un simple poète (il a précédemment publié trois livres aux Éditions Atelier de l'Agneau) et un connaisseur de l'Afrique. Pratiquant la poésie lui-même, il peut mieux comprendre son célèbre collègue. Ici, il cherche à descendre au centre de Rimbaud, à forer le cœur du poète, à examiner la vocation mystique d'Arthur, cette idée fixe qui ne l'a jamais quitté. Pour ce faire, il raconte la vie de Rimbaud en utilisant comme temps de conjugaison le présent. Le lecteur suit la vie du poète en temps réel et découvre peu à peu la réponse à cette question centrale : qu'a donc été faire Arthur Rimbaud en Afrique, en Abyssinie, dans ce pays si dur, entre les guerres que se livrent alors les grandes nations européennes (France, Royaume-Uni, Italie) par l'intermédiaire des populations locales (plus d'un siècle après, rien n'a changé) ?

Jean Esponde appuie sa démonstration en entrecoupant son récit de vers de Rimbaud. Il rappelle notamment les visions rêvées de l'Afrique qui obsédaient le jeune poète provincial. Ce que Rimbaud va vivre en Abyssinie, cette existence extrêmement dangereuse, cette épuisante et éblouissante existence dans la corne de l'Afrique, rejoint les phrases géniales qu'il écrivit au sortir de l'adolescence. Et voici peut-être la révélation :

Rimbaud n'a pas écrit pour être un poète ou un écrivain, il a écrit pour *vivre* certaines choses dans certains lieux, et un jour cela ne lui a plus suffi alors il a été rejoindre ce qu'il avait écrit. En définitive, il est parti mener cette vie de fou en Abyssinie parce qu'il a cru, dans un moment de démente lucidité (ces moments s'appellent des *illuminations*), que le monde extraordinaire qu'il avait décrit dans ses poèmes existait en vrai, et qu'il lui était possible de le rejoindre pour y vivre. Rimbaud a voulu vivre ce qu'il avait déjà écrit. Il croyait que l'écriture protégeait la vie, alors que c'est sans doute l'inverse qui est vrai : la vie a pour fonction de protéger l'écriture.

Transcendant la biographie, Jean Esponde se met à la place d'Arthur Rimbaud et il parvient à percevoir cette lassitude fugitive qui traversa sans doute plus d'une fois l'un des premiers génies de la littérature française, au coeur d'une Afrique et d'une vie à la fois si éblouissantes et si cruelles :

« Il faudrait se reposer. Mais c'est toujours pour plus tard et jamais "*ici*". Le seul, l'unique but sans cesse affirmé et toujours repoussé parce que le repos c'est la mort. Il faut choisir : la liberté libre ou le repos. Même un travail méprisé protège de la mort, au milieu de l'indolence et du laisser-aller, comme un défi. Son énergie requiert toujours la contradiction extrême. Plus il tra-

vaille, plus elle se rapproche, la mort sans cesse repoussée, sans cesse recherchée. Il la sent déjà bourdonner dans ses membres. »<sup>2</sup>

Là où le livre de Jean Esponde est remarquable, c'est dans cette attention qu'il apporte au corps de Rimbaud : il a écrit un "tombeau de Rimbaud", il a décrit le corps de Rimbaud avec une attention extrême, et ce geste de poète et de grand voyageur africain envers un écrivain décédé depuis un siècle est émouvant pour cette raison. Jean Esponde est à l'écoute de ce que le corps de Rimbaud subit. À force de marcher sans fin pour commercer aux quatre coins du pays, Rimbaud s'est usé les jambes, son genou droit enfle, il ne peut plus se tenir debout. Dans la dernière partie de *Mourir aux fleuves barbares*, qui montre le terrible retour de Rimbaud allongé sur une civière, convoyé pendant des jours par une dizaine de porteurs épuisés jusqu'à un port, puis monté sur un navire et rapatrié jusqu'à Marseille, où on va l'amputer de sa jambe droite et où il mourra quelques mois plus tard sur son lit d'hôpital, durant la description de cette longue marche dans le désert, c'est comme si Jean Esponde, par ses phrases, portait lui-même la civière d'Arthur Rimbaud. Ce pourrait être ça, la *vraie* biographie.

*Août 2005.*

---

2. *op. cit.*, p. 171